

Livres

Volume 3, numéro 2, été 1987

150 ans de photographie : images oubliées de la capitale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1987). Compte rendu de [Livres]. *Cap-aux-Diamants*, 3(2), 62–65.



Pelletier - Baillargeon, Hélène, *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*. Montréal, Boréal - Express, 1985. 383 p.

Rendre passionnante et enlevante comme un roman la vie d'une femme du XX^e siècle, issue de la bourgeoisie canadienne-française de Montréal, tel a été le défi que relève avec brio la journaliste et historienne Hélène Pelletier - Baillargeon. Cet ouvrage, récipiendaire du prix Maxime-Raymond décerné, en octobre dernier, lors du Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, démontre à nouveau que l'avenir de l'histoire bien écrite et accessible se révèle une avenue valable pour une reconnaissance accrue de la discipline au Québec.

Descendante de deux des plus illustres familles d'intellectuels du Canada français, les Gérin-Lajoie (Antoine Gérin-Lajoie, Léon Gérin) et les Parent (Étienne Parent), Marie Gérin-Lajoie est la fille de Marie Lacoste, l'une des fondatrices du mouvement féministe du début du siècle, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et de son organe officiel: *La Bonne Parole*.

Initiée très tôt aux vertus de la lecture, de l'éducation et de l'art oratoire, Marie Gérin-Lajoie deviendra, en 1911, la première bachelière en arts de l'Université Laval à Montréal. Un honneur qu'elle remporte d'ailleurs haut la

main en obtenant les meilleures résultats de toute la province. Le prix qui accompagne généralement cet exploit - une bourse d'étude pour l'Angleterre - sera cependant dévolu par le jury au candidat arrivé deuxième parce qu'il «saura mieux l'utiliser».

Toute la vie de Marie Gérin-Lajoie s'inscrit d'ailleurs sous le signe d'une indéniable originalité de pensée et d'activités. Femme d'action remarquable, elle met sur pied sa propre communauté religieuse vouée à l'éducation et à l'aide des femmes défavorisées en milieu urbain.

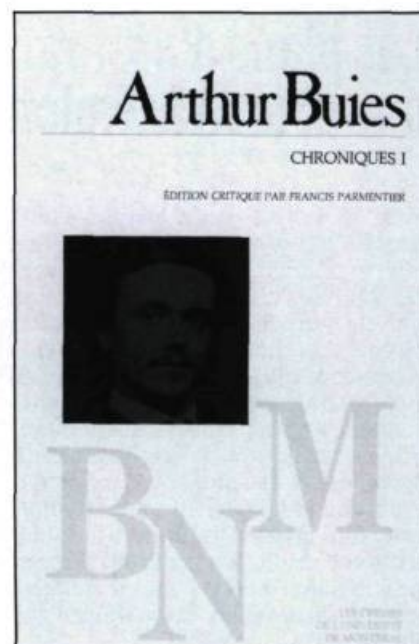
Ce livre possède en outre ce don rare de vous captiver de la première à la dernière page. Cela, tout en situant toujours très soigneusement le contexte social et les particularités montréalaises du moment.

Tout y passe, de la question féminine à l'omniprésence du clergé, en passant par la circulation des courants d'idées libérales dans les couches sociales privilégiées. Seule alternative valable dans le genre, la biographie sert finalement de prétexte et présente en fait un fil conducteur à la description de toute une époque. L'auteure évite aussi le piège classique de la surévaluation du personnage étudié.

Au total, un ouvrage important, dont l'un des mérites est de bien situer la délicate question des femmes au début du XX^e siècle en montrant les liens étroits qui unissent les ténors du renouveau nationaliste du début du XX^e siècle et les membres du haut clergé. Une perspective féminine qui s'ajoute et vient enrichir les hypothèses émises dans des études féminines récentes. Une thèse qui permet également de mieux évaluer le discours clérical à l'égard des femmes dans les premières décennies du siècle.

Tout à fait symptomatique de cette association stratégique, Marie Gérin-Lajoie, la fille d'une militante féministe, contestée également par le clergé et les nationalistes, obtient la permission de fonder son institution, l'année même où sa mère abandonne la bataille en faveur du droit de vote des femmes. Un droit que les femmes du Québec obtiendront finalement 22 ans après le reste du Canada.

Alyne LeBel



Buies, Arthur. *Chronique I*. Édition critique par Francis Parmentier. Les Presses de l'Université de Montréal, Collection «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986. 658 pages.

Arthur Buies, héros d'arrière-plan des célèbres *Belles Histoires des Pays d'en haut*, faisait office de journaliste, de chroniqueur impertinent et de polémiste à la plume acérée. Ses propos de la décennie 1870, repris en édition pour bibliophiles par les Presses de l'Université de Montréal, sous la gouverne de Francis Parmentier, ont agréablement supporté le fardeau des ans. Mieux, les *Chroniques* se lisent aujourd'hui encore avec plaisir.

L'essayiste et satiriste québécois, fils d'un père écossais qui a tôt abandonné sa famille pour l'aventure guyannaise, où mourut son épouse, élevé par deux grand-tantes de stricte observance religieuse, a connu une vie hors norme, peut-on dire. Décrocheur avant l'invention du mot, errant dans Paris durant six ans, un séjour assorti de quatre échecs au baccalauréat, refusant systématiquement d'étudier en anglais, sa langue paternelle, la révolte contre le milieu a marqué toute la vie personnelle et professionnelle de Buies. Fort mauvais exemple pour la jeunesse de son temps, et même d'aujourd'hui, grand voyageur dans sa province, ses *Chroniques* reflètent son tempérament. La vie quotidienne lui offre gratuitement des sujets d'attaque.

Lisons quelques passages: «Le temps de l'Exposition provinciale approche. D'excellents préparatifs se font et il règne un mouvement, une activité de brillant augure. Il fait plaisir de voir que le nombre des bêtes à corne va toujours croissant dans notre beau pays appelé pour cette raison «nos amours», mais en même temps que les boeufs, il ferait bon de voir améliorer les hommes, ces autres bêtes à cornes pour lesquelles il n'y a aucun prix de mentionnés».

Ou encore: «Il y a à la Pointe-aux-Pics quatre hôtels groupés ensemble, pouvant loger en moyenne trois cents personnes. Ces hôtels sont fréquentés surtout par des Anglais qui y gardent leur extérieur morne, taciturne, cassant et lugubre. Les Anglais ne seront toujours que des entrepreneurs de pompes funèbres; leur plaisir unique, c'est le jeu de croquet, et ils poussent leurs boules méthodiquement comme leur personne. Quand ils cessent d'être gais ils font un tapage infernal».

Et finalement: «Voilà deux ans passés que je dis la même chose sur Québec, et Dieu sait combien longtemps encore on le dira après moi(...). Si vous voyiez comme moi tout ce qu'il y a d'étroitesse et de lésinerie, jusque dans les détails les plus ordinaires, si vous étiez témoin journalier de cette façon de vivre retenue des petits bourgeois de France, si vous aviez été enfermé durant trois hivers consécutifs dans ce tombeau de glace, coupé du reste du monde, battu par l'infatigable nord-est, abasourdi par les cancons des milliers de langues jeunes et vieilles, vous seriez pris de cruels accès d'hydrophobie et vous mangeriez de vos compatriotes».

Arthur Buies, on le comprend, maîtrisait plus l'art de se faire des ennemis que celui de flatter les amitiés. Le Québec du siècle dernier connaissait des heures sombres au plan intellectuel. Dans les premières années suivant la Confédération, une presse de peu de qualité toujours politisée et, surtout, fidèle aux directives de l'Église, ne rendait pas les services qu'on attend d'une élite dite intellectuelle. Buies tranchait dans le vif, et sa réputation en a longtemps souffert. La relecture de son oeuvre permet pourtant de voir dans le pamphlétaire du siècle dernier un fin observateur de notre société. Des commentaires et remarques voyagent même étonnamment bien dans le temps.

(Attention: l'édition fournie en service de presse répétait les 64 premières pages, une erreur inadmissible en collection de luxe).

Raymond Giroux



Bélanger, Réal. *Wilfrid Laurier, quand la politique devient passion*. Québec et Montréal, Les Presses de l'Université Laval/Les Entreprises Radio-Canada, 1987. X, 487 p.

Il venait de nulle part. D'une santé précaire, on le croyait condamné. Obscur journaliste, puis avocat d'une petite ville de province, il était associé à un parti libéral moribond et s'était opposé de toutes ses forces à la Confédération. Et pourtant, s'accrochant, s'obstinant, il montera les échelons. Quarante-cinq ans député à la Chambre des communes, où il siègera quinze ans en tant que premier ministre, Wilfrid Laurier s'attira les admirations les plus vives et les haines les plus tenaces. Il ne laissait point indifférent. Il y eut donc, indéniablement, un phénomène Laurier.

Si l'on fait abstraction des lointains écrits hagiographiques de son confident Laurent-Olivier David, Laurier n'avait pas encore été le sujet d'une biographie d'envergure d'un compatriote de langue française et avait surtout été étudié au Canada anglais, notamment par les Oscar Douglas Skelton, H. Blair Neatby, John W. Dafoe, Richard Clippingdale et Joseph Schull. L'ouvrage de ce dernier auteur, traduit en langue française en 1968, faisait souvent autorité, et cela malgré ses nombreuses imprécisions.

De Saint-Lin à Ottawa, Réal Bélanger a suivi Laurier pas à pas, corrigeant et

éclairant peu à peu de multiples aspects de ses vies privée et publique. Du célèbre discours sur le libéralisme (1877) à sa prestigieuse performance à Londres lors du Jubilé (1897), de son indignation face à la pendaison de Louis Riel (1885) à son sinuex règlement Laurier-Greenway (1896), de son opposition aux visées de l'impérialiste Joseph Chamberlain (1896) à son équivoque loi navale (1910), l'auteur nous décrit Laurier, ses idéaux, ses déceptions, ses tergiversations, ses compromis. L'homme des éternels compromis. Ceux-ci le mèneront au pouvoir, puis précipiteront sa chute.

Autant l'écriture de l'ouvrage que l'auteur avait auparavant consacré à Albert Sévigny était froide et académique, autant celle de cet ouvrage sur Laurier s'avère vivante et accessible, donnant souvent l'impression au lecteur de collaborer aux constatations et conclusions.

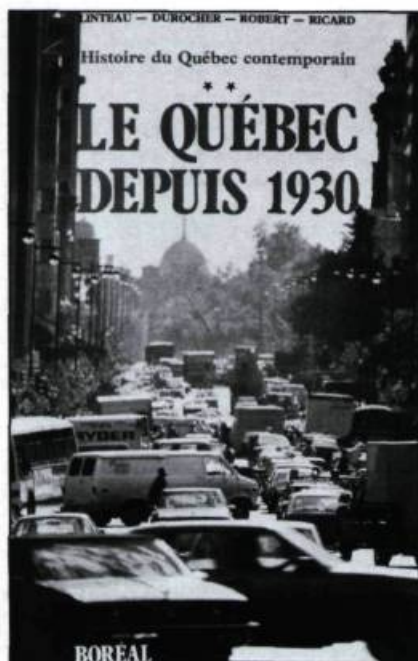
Infailiblement, pas plus d'ailleurs que de son vivant, Wilfrid Laurier ne peut faire l'unanimité. D'autres historiens jaugeront et jugeront d'un oeil différent Laurier et certains de ses faits et gestes. Pour ses indispensables précisions et éclaircissements et pour ses fécondes hypothèses et interrogations, cette biographie constitue une contribution majeure à une historiographie jamais achevée.

Jean-Marie Lebel

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*. Boréal, 1986. 789p.

Après plus de six années d'efforts, les historiens Linteau, Durocher et Robert complètent ainsi le cycle commencé en 1979 par la publication de l'*Histoire du Québec contemporain. De la confédération à la crise (1867-1929)*. Prise dans son ensemble, cette contribution fait époque dans l'historiographie québécoise. En effet, cette réalisation, par une équipe de jeunes historiens devenus entre temps d'âge mûr, conserve le caractère d'une entreprise collective unique qui va bien au delà de la juxtaposition de chapitres restés personnalisés.

Le second volet de l'*Histoire du Québec contemporain* conserve les mêmes



principes d'organisation de la matière que le premier: un même effort de faire le point sur un éventail très étendu de questions en fonction de l'état de la recherche, un plan en tranches chronologiques qui pivotent autour de moments charnières de l'histoire du Québec (1867, 1896, 1929-30, 1945 et 1960), une structure interne des chapitres essentiellement thématique dont le contenu est comparable de période en période, ce qui permet au lecteur de suivre les questions qui l'intéressent de 1867 à nos jours. Ainsi, les auteurs traitent des questions démographiques, économiques, urbaines, sociales, idéologiques, politiques et culturelles. Chaque tome tient seul, mais l'ensemble constitue à la fois un instrument pédagogique remarquable pour les étudiants du collégial et du début des cycles universitaires et une synthèse très accessible pour le grand public.

Alors que le premier tome pouvait puiser à une historiographie en nette croissance sur le XIX^e siècle et le début du XXI^e siècle, le second tome se trouve plus handicapé par la faiblesse et la rareté des monographies sur un grand nombre de thèmes, en particulier en histoire économique et urbaine. Bien sûr, il existe toutes sortes de travaux de contemporains et de spécialistes de sciences sociales qui peuvent alimenter une synthèse, mais il leur manque souvent le recul et la perspective diachronique. De plus, la diversité, la complexité et l'ampleur

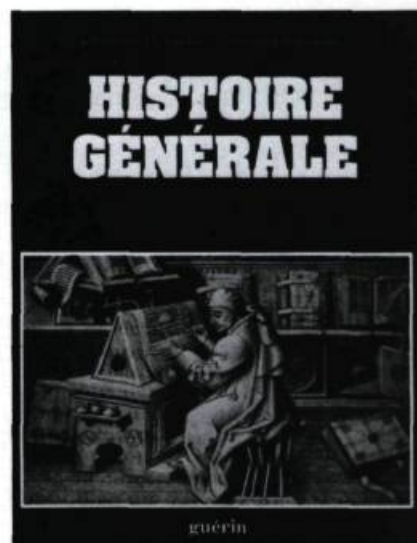
des questions rendent une synthèse des plus ardues et le résultat inévitablement plus sommaire et sélectif que dans le tome précédent. Il ne faut pas alors se surprendre du caractère souvent provisoire de bien des interprétations et aussi des absences inévitables de sujets parfois importants.

Au-delà des apports de grande valeur de cet ouvrage, il présente des limites non négligeables. La principale touche l'interprétation d'ensemble de la période de Duplessis (1944-1959) et de celle de la révolution tranquille (1960-66). Les auteurs adhèrent sans trop de nuances au discours des intellectuels libéraux et réformistes des années 1950 et 1960, qui ont présenté comme la «grande noirceur» la période Duplessis et le grand changement tant attendu les années 1960. Plusieurs travaux récents tendent à nuancer cette vision un peu trop contrastée. Il faut prévoir que la recherche devrait continuer dans cette direction, à mesure que de nouvelles élites accèdent au pouvoir et réévaluent, voire remettent en question, les «acquis» sociaux, économiques et culturels des années 1960 et 1970. Il reste que malgré un effort manifeste pour mener à jour les questions dans chaque thème (jusqu'en 1985 parfois!), le recul manque encore sur les 20 à 30 dernières années. Toutefois, un premier jalon fort utile a été posé.

Marc Vallières

Defaudon, Bernard et Normand Robidoux, *Histoire générale*. Montréal, Guérin, 1985. 305 pages.

Les élèves de Secondaire II bénéficient depuis quelques années d'un nouveau programme d'histoire auquel le manuel de B. Defaudon et N. Robidoux, *Histoire générale*, sert d'assise documentaire. Pour faciliter son utilisation, du point de vue pédagogique, cet ouvrage est subdivisé en sept modules d'inégale longueur qui couvrent chacun, sauf le premier, une période historique. Ils s'ordonnent selon un plan identique. Il s'agit d'un exposé sur le thème du module, entrecoupé de textes historiques, de représentations iconographiques, de photos et de cartes géographiques; d'un cycle d'activités complémentaires ou auto-évaluation destinée à tester les connaissances des élèves; d'une bibliographie où voisinent ouvrages de référence et documents audio-visuels; d'un lexique.



Les exposés sur les différentes périodes sont clairs et bien articulés. Leur brièveté et les raccourcis que le procédé implique susciteront les critiques et commentaires des spécialistes des diverses périodes historiques mais la tenue générale est excellente. En outre, des documents, écrits ou iconographiques, les éclairent judicieusement et les enrichissent tant par leur grande qualité de reproduction que leur pertinence.

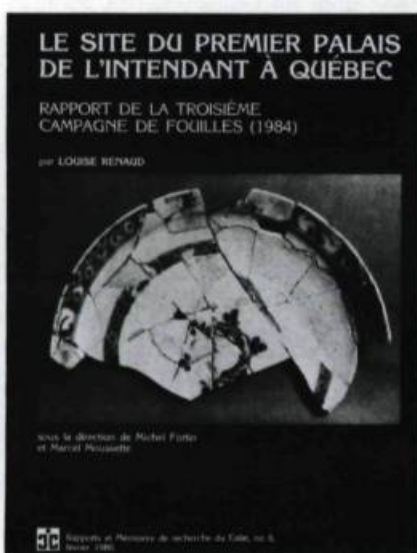
Deux points démarquent singulièrement ce manuel de ses «ancêtres». Premièrement, il s'ouvre sur un module consacré à la méthodologie où sont définis l'histoire, sa fonction sociale et son matériel: les sources. Ces connaissances sont essentielles pour une approche plus féconde de la discipline. Elles permettent également aux élèves de saisir l'importance de l'histoire pour leur formation et pour la compréhension de leur milieu de vie. Deuxièmement, les auteurs, sans doute influencés par la «nouvelle histoire», ont délaissé l'usuelle trame événementielle et politique au profit d'une histoire socio-économique et culturelle. Dans ce contexte, la périodisation retenue, très traditionnelle par les coupures choisies, ne semble pas toujours adéquate.

Ce découpage temporel aurait d'ailleurs mérité une explication dans la section méthodologique. En effet, s'il est pertinent pour l'histoire européenne, il ne s'applique aucunement à l'histoire du reste du monde; point de Moyen Âge ou de Renaissance en Afrique, en Asie ou en Amérique malgré quelques ex-cursus sommaires et sans

grand intérêt des auteurs en ces domaines. Ce fait, cette construction du temps historique, doit également être expliquée aux élèves.

Somme toute, il s'agit d'un manuel d'une grande richesse qui participe adéquatement à l'objectif de formation des élèves. Toutefois, il apparaît douteux qu'une telle masse de renseignements puisse être emmagasinée et assimilée par des élèves de niveau secondaire en une seule année scolaire; même si l'enseignement est dispensé par des virtuoses de la pédagogie.

Andrée Courtemanche



Louise Renaud, *Le site du premier palais de l'intendant à Québec: Rapport de la troisième campagne de fouilles (1984)*. Rapports et mémoires de recherche du Celat, no 6, février 1986. 154 pages de texte, dessins et figures.

À l'instar des deux premiers rapports dont il ne se sépare pas, ce document apporte des informations nouvelles sur le site du premier palais de l'intendant à Québec. De la première brasserie construite en 1668, se succèdent dans le temps, le premier palais de l'intendant, les magasins du roi et la brasserie Boswell détruite en 1971. Amorcées depuis six ans, les fouilles archéologiques reprennent au printemps de chaque année.

Ces recherches, entreprises par l'équipe d'archéologues de l'Université Laval, ont maintenant atteint leur vitesse de croisière et ce grâce au travail d'étudiants et des archéologues Marcel

Moussette et Michel Fortin, professeurs à l'Université Laval. Des étudiants gradués, dont l'auteur du rapport, Louise Renaud, ainsi que Louise Pothier et Paul L'Anglais, ont contribué à la supervision des équipes sur le terrain.

Toujours dans ce même esprit de concision qui a animé les précédents rapports, l'auteur a divisé ses différents chapitres par opérations; ainsi les opérations 14, 13 et 12 forment respectivement les trois chapitres. Le lecteur obtient à leur lecture toute l'information habituelle: situation géographique et historique, nombre et catégorie d'artefacts, les vestiges ainsi qu'une interprétation historique qui tient compte des réalités archéologiques. Quatre appendices complètent le rapport. Les deux premiers constituent le compte rendu de travaux préliminaires; le troisième, l'interprétation des vestiges architecturaux et le quatrième porte sur l'analyse des macrorestes végétaux.

Paul L'Anglais relate les excavations préliminaires de son équipe dans les opérations 15, 11 et 12 A1. L'interprétation succincte de Dominique Martin concernant les données architecturales des divers plans connus de ce bâtiment, ainsi que celles recueillies jusqu'à ce jour sur le terrain, apporte des

informations importantes quant aux dimensions de la tourelle dont le mur est et une partie du mur nord ont été mis à jour pendant cette campagne. Les dessins qui accompagnent ce texte sont précis et permettent l'appréciation visuelle des vestiges mis au jour en relation avec les plans existants des diverses époques d'occupation des lieux. Les conclusions apportées par Catherine Fortin, biologiste, concernant les macrorestes végétaux qui lui ont été confiés, s'engagent dans le contexte actuel de la recherche. Les magasins du roi auraient laissé le plus d'éléments relevant de la botanique.

Les résultats sont appuyés de tableaux très accessibles pour l'amateur autant que pour les personnes plus versées dans cette science. Bien qu'il soit nécessaire d'avoir en main les deux rapports précédents pour bien comprendre les méthodes utilisées pour les fouilles (quelques comparaisons et de nombreux renvois réfèrent à des plans, à des figures publiés antérieurement), le texte est clair, et fait appel à toutes les réserves inhérentes à une recherche archéologique en cours, tout en procurant au lecteur une interprétation pertinente des différentes informations recueillies pendant la campagne de fouilles de 1984. ♦

Hélène Buteau-Tran

MARTIN BEAULIEU GRAPHISTE

360, boul. Charest est, suite 103
Québec (Québec) G1K 3H4
☎ (418) 641-0725

- Design d'édition
- Rapport annuel
- Brochure
- Revue
- etc.

819 ST. JEAN, QUEBEC, P.Q. G1R 1R2

TEL. 522-7595

WBE Edwards
PHOTOGRAPHIE INC.